

Chapitre 1

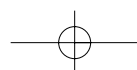
Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

Propos de ce chapitre : confrontés aux détestables communisme réel et capitalisme réel, plutôt que de chercher de nouvelles voies, nous nous sommes précipités dans le *libéralisme*, cette implication idéologique et politique du capitalisme financier et spéculatif. Nous étions alors condamnés à n'être que des pions dans la grande guerre idéologique du xx^e siècle que les États-Unis ont gagnée à plates coutures. C'est ainsi avec notre bénédiction qu'ils se sont crus les garants de la gouvernance du monde. Nos chagrins collectifs sont une conséquence de ce renoncement : absence de projets ambitieux d'avenir, paralysie devant les guerres américaines, mort lente de notre démocratie par manque de pluralisme, condamnée qu'elle est par les mentors de l'opinion publique aux perspectives du libéralisme européen, pourtant minoritaire en France.

Mais heureusement pour notre Ego social, nous avons appris à répéter que nous sommes les meilleurs, que nous sommes parvenus avec brio à la fin des idéologies et de l'Histoire, que nous avons accédé avec la démocratie aux conditions de liberté qui nous permettent de réaliser notre être psychologique moulé dans l'universalité de notre raison libérée et de nos valeurs.

Cette prétention est stupide mais aussi dangereuse : elle nous empêche de voir les vices cachés de notre démocratie. Nous voulons le montrer dans ce livre.

L'état d'esprit des Français est, par les temps qui courent, caractérisé par une étrange ambivalence, assez proche d'une schizophrénie politique, et les propos de nos intellectuels reflètent cette ambivalence. Cette ambivalence se porte au demeurant fort bien dans la conversation. Elle s'avère même très chic. D'un côté, nous ne manquons pas, dans ce début de millénaire, d'importants sujets de nostalgie, de mécontentement, d'agacement, peut-être même d'angoisse et nous aimons nous y attarder avec une relative complaisance. Mais quand même, nous restons malgré tout, d'un autre côté, le pays de la grande Révolution, des grandes valeurs démocratiques et humanistes. Le pays des Lumières et des droits de l'Homme. Bref, comme le pro-



Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

clamait en un autre temps et pour d'autres raisons l'indispensable George Sand, « le plus admirable peuple de l'univers ».

Et ceci, ce paradis artificiel, permet finalement de bien supporter cela, ce monde qu'on sait mal en point et peut-être même en état de putréfaction avancée.

► I. French blues et grandes valeurs

Les intellectuels français (et avec eux les Français qui appellent « Le téléphone sonne ») vivent une époque qu'on serait tenté de dire formidable. Nous sommes même en droit de nous demander si, dans les méandres de l'histoire intellectuelle et idéologique de notre fort vieille nation, une histoire qui ne date donc pas d'hier, il s'est trouvé des époques aussi propices que la nôtre aux jouissances perverses d'une intellectualité dilatée, malmenée, manipulée et, dans le même temps, mise en avant, sûre de son fait, utilisée, achetée, bichonnée, jetée sur le trottoir dans les atours flamboyants de ce que Chomsky appelle une *prêtrise séculière*.

Comme toute époque, notre époque a besoin d'intellectuels, mais à condition qu'il s'agisse, après un siècle d'intellectuels, de « nouveaux-intellectuels » (nouveaux philosophes, nouveaux sociologues, nouveaux historiens, nouveaux économistes...) Les nouveaux intellectuels sont des intellectuels qui ont jeté aux orties nombre de cadres qui garantissaient et tonifiaient la pensée des anciens intellectuels. Ils ont jeté ces cadres pour mieux saisir à deux mains les portières des trains libéraux. Les anciens intellectuels, il faut le reconnaître, nous feraient vite somnoler, engoncés dans leur prétention au primat de l'analyse, à la rationalité, à la précision référentielle des concepts, à l'exactitude, et même au cumul des connaissances, à ces boursouffures pénibles d'un certain esprit philosophique qui passent bien trop mal les écrans et qui conduisent à ne parler somme toute qu'en connaissance de cause, donc à ne parler ni bien souvent ni n'importe où, ni de n'importe quoi. Les nouveaux intellectuels n'ont pas ces prétentions stériles et donc ces handicaps.

Les illusions libérales individualisme et pouvoir social

Ils se repèrent assez aisément dans la faune bigarrée des êtres qu'on voit sur les écrans. Si les mammifères ont en commun de porter les fœtus dans un utérus et de nourrir leurs petits à leur sein, les nouveaux intellectuels ont en commun de porter une étrange ambivalence à l'égard de notre temps et de répandre quatre types de miasmes sur les populations de citoyens qui les abritent, les nourrissent et qui en viennent à se réjouir de les abriter et les nourrir. Le premier de ces miasmes affecte nos idéologies, le second notre perception géopolitique, le troisième notre vision du politique, le quatrième, souvent amené par les trois premiers, nos « grandes valeurs ». Le premier suscite quelque morosité (nous aurions, semble-t-il, abandonné nos utopies et nos projets de changements sociaux). Le deuxième de l'anxiété et même de l'angoisse (un monde unipolaire sur lequel nous n'avons aucune prise est livré à l'instinct primaire et aux intérêts égoïstes et marchands des seuls Américains¹). Le troisième du désenchantement (la politique a corrodé la citoyenneté et ne repose plus que sur l'excellence du *spectacle* politique). Mais, très caractéristique des nouveaux intellectuels, il y a fort heureusement le quatrième de ces miasmes qui conduit à ce qu'on tolère bien les trois premiers (nous sommes le pays des droits de l'Homme, de la démocratie et de l'humanisme bien compris réunis). Il est heureux que nous disposions de ce registre de « grandes valeurs ». Sans lui, nous ne serions que moroses, désenchantés et anxieux. Mais il fait, paradoxalement, en dépit de notre morosité, de notre désenchantement et de notre anxiété, terriblement mousser l'image collective que nous avons de nous-mêmes. Du coup,

1. Peut-être suis-je anti-américain. Pourtant, il me faut avouer que j'aime terriblement New York, et même Chicago. J'ai apprécié la plupart des collègues américains que j'ai fréquentés pour mon travail.

C'est justement une collègue de New York qui me sortit en 1997 de l'embarras. Nous participions à un colloque à Arlington, grande banlieue de Dallas (Texas). Nous sortîmes quelques soirs en ville. C'est lors d'une sortie chez les *cow-boys* de Fort Worth qu'elle nous fit part (j'étais avec R.-V. Joule) de la tristesse qu'elle ressentait à savoir que nous garderions des États-Unis le souvenir piteux du Texas et des Texans. Que le Texas était précisément ce qu'il convenait de cacher au monde, que les États-Unis, ça pouvait être, *quand même*, autre chose... Qu'il me faudrait pour oublier le Texas passer un mois à New York. Je compris alors, ce qui me soulagea énormément, que je n'étais peut-être pas anti-américain, mais plus probablement anti-texan. Ma collègue dut néanmoins, plus tard dans la conversation, ajouter que l'esprit du Texas pesait hélas bien davantage dans la mentalité des Étatsuniens que celui de New York. Les élections présidentielles, y compris la toute récente, confirment la profondeur de ce jugement.

Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

nos morosité, désenchantement et anxiété changent de nature. Ils apparaissent comme les signes d'une clairvoyance en tous points digne d'éloges, très caractéristique de notre intelligence légendaire. Nous-nous prenons volontiers pour le sel de la Terre ; mais ce qui, avancé par le Prince Salina (le « guépard »), témoigne au moins d'un certain panache, relève, tonitrué par nos Dupont, de la plus suspecte outrecuidance.

*French Blues*² mais, fort heureusement, grandes valeurs. Et, comme nous devons le voir tout de suite, ce *French blues* n'est pas le produit naturel de ce qui serait l'*âme française*. Ces divers miasmes qui polluent aujourd'hui notre atmosphère et notre réflexion ne sont pas les manifestations d'un esprit hexagonal intrinsèquement et génétiquement morbide. Ils ne sont pas davantage le résultat d'un concours malencontreux mais aléatoire de circonstances perverses. Ce blues a une origine dans notre histoire récente et s'avère donc historiquement intelligible : les (nouveaux) intellectuels français se sont tout simplement *trompés* (et nous ont trompés) dans leurs analyses de l'état du monde dans les années 60, 70 et 80. Cette erreur les a conduits, d'abord, à se livrer pieds et poings liés au libéralisme que l'Amérique impérialiste essayait d'imposer au monde et, ensuite, à s'en faire les chantres ravis et flagorneurs dans le registre éthéré des valeurs. Avec eux, les Français, dans leurs opinions, ont été massivement trompés durant les dernières décennies du xx^e siècle. N'ayant pas su trouver une voie carrossable et politiquement juste entre la critique absolument nécessaire du communisme réel et celle, tout aussi indispensable, du capitalisme réel, ils se sont empêtrés dans des pensées manichéennes débitées par un concept purement propagandiste mais remarquablement mis sur le marché des idées : le concept d'un dualisme contradictoire entre progressisme social et libertés³. Les nouveaux intellectuels se sont ainsi goinfré de rhizomes libéraux. Certains l'ont fait pour mieux se placer dans le vent léger, d'autres avec des

2. Emprunt évident au livre de Stéphane Marchand (*French Blues*, Paris, First, 1997). Cet emprunt ne doit pas être pris pour une acceptation des thèses de l'auteur.

3. Ce concept propagandiste est devenu quasiment stéréotypique et fait partie des clichés de l'idéologie libérale aujourd'hui dominante. Il est dommage qu'un livre magnifique comme celui de Michel Winock (2001) ait ce concept parmi ses noyaux structurants.

Les illusions libérales individualisme et pouvoir social

intentions angéliques. Mais les uns et les autres ont avalé les mêmes corps polluants pour les recracher sur la population.

Et ils ont trouvé quelques parades malhonnêtes ou de très bas niveau intellectuel pour que quelques paroles justes, comme celle de Noam Chomsky, soient plus qu'ignorées : déconsidérées⁴.

► II. On ne peut impunément avoir été les gentils alliés des américains dans leur guerre idéologique

Nous avons, autour de l'année 1990, assisté à la chute brutale et, pour beaucoup, assez inattendue, des principaux États communistes ou à leur mutation en États socio-capitalistes. Ces événements nous ont incontestablement réjouis. Je me souviens personnellement de l'âpre excitation, et même de la joie, que je ressentis en voyant en direct à la télévision les Berlinoises de l'Est démanteler le mur qui coupait leur ville en deux univers. Le monde changeait subitement de visage et on pouvait se prendre à imaginer le vent des libertés venant, sur d'immenses étendues, saccager prisons, goulags, échafauds et hôpitaux sordides. Je n'avais pas, personnellement, ressenti une telle excitation politique depuis le 10 mai 1981 (première élection à la Présidence de la République de François Mitterand). Cette joie de 81 n'avait pas duré bien longtemps. Celle que je ressentis en voyant le mur tomber n'a pas duré non plus. J'avais fantasmé les Allemands de l'Est comme un peuple sevré de libertés mais s'étant forgé dans le maquis les outils politiques et idéologiques d'une authentique libération. Je les espérais dépassant le communisme étatique et inventant une nouvelle forme de démocratie. Ils ne voulaient en fait que s'offrir des pintes de bonne bière et changer de bagnole. Ils ne voulaient pas rater les *loft-stories* à venir.

Il n'est pas question de revenir sur ce que fut cette joie quand tombèrent les États communistes. Elle fut sincère aussi bien chez ceux qui

4. On trouvera une excellente analyse des rapports d'incompréhension volontaires ou involontaires entre Chomsky et l'intelligentsia française dans la post-face de Jean Bricmont à une sélection de textes de Chomsky (2002).

Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

avaient vécu comme un drame l'évolution tant policière que hiérarchique⁵ de ces États que chez ceux qui s'étaient toujours ressentis d'un anticommunisme plus ou moins raisonné. Je crois pourtant légitime (et même indispensable) de revenir aujourd'hui, non sur cette joie, mais sur quelques idées qui l'ont accompagnée dans le public et qu'on peut considérer comme des idées fausses et trop souvent perverses lorsqu'on considère leurs conséquences idéologiques actuelles.

Parmi les plus fausses quoique les plus courantes, la plus perverse peut-être est l'idée selon laquelle, pour reprendre un cliché verbal ayant amplement sévi et servi et dans la presse et devant les demis, « le communisme s'est effondré sur ses propres bases ». En quelque sorte : par pourrissement intérieur et sans intervention extérieure. Pure implosion. Cette idée est fausse. Non parce que le communisme avait donné lieu à des États flamboyants où l'on vivait dans le bonheur. Le communisme réel était bel et bien, sur quelques plans essentiels, un échec, et même, sur le plan purement politique, un retentissant échec. Cette idée est fausse car elle repose sur la négation et même sur l'ignorance de cinquante ans de propagande et de guerre idéologique, donc sur l'ignorance et la négation de la position de pions que nous, Français, avons tenue durant ces cinquante ans. Cette guerre idéologique relevait du processus de guerre froide engagée à l'échelon (le terme m'a échappé) de la planète. Elle opposait pour l'essentiel l'URSS puis bientôt la Chine à l'Est, aux États-Unis à l'Ouest. Nos agents secrets et nos militaires jouaient certes un petit rôle dans la défense déployée par le camp des États-Unis. Mais, à l'instar des Polonais ou des Tchèques, notre dimension nous condamnait déjà à n'être pour l'essentiel que de simples *cibles* d'influence pour l'un et pour l'autre camp. Cette guerre idéologique, les Américains l'ont gagnée à plates coutures⁶. Ils l'ont gagnée parce qu'en matière

-
5. La conception initiale de type autogestionnaire (le pouvoir aux soviets) s'étant vite muée en une organisation reposant sur le pouvoir des chefs issus du parti unique.
 6. Il n'ont pas gagné que la guerre idéologique. Ils avaient aussi battu les Soviétiques, malgré Gagarine, sur les plans technologique et scientifique. Et peut-être même sur le plan diplomatique (voir par exemple l'ambiguïté des accords d'Helsinki dans G.-H. Soutou (2001), *La guerre de cinquante ans*. Paris, Fayard. Assez curieux que ce bel ouvrage, remarquablement documenté, n'aborde pas de front le déploiement des activités de propagande).

Les illusions libérales individualisme et pouvoir social

de contrôle informationnel (pensons précisément au dispositif « Échelon ») et de propagande, ils sont depuis longtemps et les plus scientifiques et les moins sensibles aux scrupules ou états d'âme. À travers *La Voix de l'Amérique*, *Radio-Liberté*, les publicités des multinationales et tant d'autres outils de communication, la propagande américaine a disséminé sur la planète le virus, non des droits de l'Homme et de la démocratie, mais de la frénésie consommatoire quand ce n'est pas, tout simplement, celui de *l'américan way of life* qui fait de la frénésie consommatoire une éthique individualiste de vie collective (chacun étant invité à aller consommer autant que possible dans son cocon ou dans son nid).

Et c'est la propagation scientifiquement organisée de ce virus, un virus venu de l'extérieur, autant sinon plus que la fragilité de leurs bases, qui a fait chuter les régimes communistes.

« Propagandes » ?

J'aurai à revenir plus tard et plus longuement sur le concept de propagande. On peut déjà, pour comprendre ce que j'entends ici par « cinquante ans de propagande et de guerre psychologique », rappeler trois acceptions de ce concept.

La propagande est d'abord une **action de guerre traditionnelle** dirigée vers les populations internes et externes⁷. À ce titre elle relève du commandement politique et des armées et apparaît, au même titre que l'aviation ou la marine, comme une « arme » particulière (l'arme « psychologique », comme disent les militaires) dotée de places dans les organigrammes, de responsables, de directives de commandement et d'outils spécifiques (dont les fameux manuels régulièrement mis à jour d'action psychologique). Pour appuyer

notre propos, on peut constater que les « opérations psychologiques » (on dit les *PSYOPS*) n'ont cessé de prendre de l'importance au sein de l'armée américaine durant le xx^e siècle, tant en surface qu'en positions dans les organigrammes militaires⁸. Si le public a découvert ces temps-ci les « opérations psychologiques » grâce aux guerres entreprises par les USA et l'OTAN au Moyen-Orient et dans les Balkans, on aurait tort de lui faire accroire qu'il s'agit là d'une invention de la toute récente modernité. Certains spécialistes⁹ considèrent les actions de propagande conduites par les Anglais et les Américains à l'occasion de la première guerre mondiale comme matricielles de la propagande moderne et de ses formes insidieuses. Dès la fin de la seconde guerre mondiale, les États-Unis

7. Voir Général Loup Francart (2000)

8. Voir Rainaudi (2002)

9. Voir l'article de Catherine Bertho-Lavenir sur internet : *Au commencement était la propagande* (site info crise).

Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

plaçaient les « industries culturelles » parmi les outils essentiels de leur stratégie internationale.

La propagande relève ensuite de l'idée plus générale d'**action sur les processus d'influence**, et notamment d'influence inconsciente, tels qu'ils opèrent dans les communications sociales (média, cinéma, variétés, débat public...). Elle est à ce titre une arme au service, non des armées, mais des divers pouvoirs. On sait que les hommes de pouvoir américains ont les premiers, très tôt, eu recours aux publicistes pour « animer » la vie politique et diffuser les valeurs étasuniennes. À la fin des années 80 (avant donc la chute du mur de Berlin), le gouvernement américain dépensait en la matière plus de 400 millions de dollars et employait plus de 8 000 personnes pour créer et soutenir à travers le monde une propagande favorable à l'*american way of life*. Cela faisait des services chargés de cette propagande l'un des départements informels les plus dotés de ce gouvernement. Résultat annuel : 90 films produits dans le monde, 12 magazines diffusés en 22 langues, 800 heures de la fameuse *Voix de l'Amérique* diffusée en 37 langues. Ces données de Pratkanis et Aronson (1992) négligent entre autres choses la célèbre « Radio Liberté » qui, de Munich, diffusait les croyances américaines sur l'Europe et jusqu'au cœur de l'Union Soviétique. Comme l'écrit Stephen E. Pease, chef de la division des systèmes

avancés à l'*Air Force Space Command* : « Même certains films commerciaux peuvent être considérés comme relevant de la guerre psychologique du fait des attitudes et des modes de vie qu'ils dépeignent »¹⁰.

La propagande nécessite enfin une **intervention sur les grandes valeurs** qui donnent du sens aux activités internationales, y compris militaires, et qui peuvent séduire les intellectuels étrangers (et les populations étrangères) tout en confortant les intellectuels nationaux (et les audiences nationales). C'est là un aspect déterminant de ce que Loup Francart appelle « la guerre du sens ». Les communistes s'étant emparés des valeurs pacifistes impliquées par l'internationalisme prolétarien et la 3^e Internationale, les États-Unis surent répliquer en s'érigeant en chantres patentés et théoriciens éternels des « droits de l'Homme » et, notamment, des « libertés ». La création, probablement suscitée par la CIA, d'*Amnesty International* est, entre autres déclarations et créations d'agences diverses, caractéristiques de cette action de guerre sur le terrain des droits de l'Homme, action dont on connaît la réussite au niveau international. Le pacifisme était peut-être un plus mauvais concept. Il reste aujourd'hui encore en Occident un concept particulièrement déprécié, voire honteux, chaque opposant à une guerre devant se démarquer des positions « purement pacifistes » sous peine d'être immédiatement discrédité.

En affirmant que le communisme s'est effondré sur ses bases, on néglige donc le fait *décisif* pour une compréhension géopolitique que les États communistes se sont effondrés sous les coups reçus durant cette guerre qu'ils ont finalement perdue, et qu'ils ont même, reconnaissons-le, assez lamentablement perdue. On aurait pu attendre de ceux qui

10. Cité par Rainaudi, 2002

Les illusions libérales individualisme et pouvoir social

avaient réussi l'exploit d'envoyer le premier homme dans l'espace qu'ils étudient davantage les techniques d'influence inconsciente et d'inoculation idéologique qu'étudiaient intensément, à l'époque, dans leurs laboratoires de recherche, les militaires et universitaires étasuniens. La propagande soviétique interne, plus proche de l'endoctrinement et de la catéchèse répétitive par des mentors ou des héros flamboyants que du maniement réfléchi et subtilement programmé des influences inconscientes, était, reconnaissons-le, assez déconcertante de nullité¹¹. Qu'on le veuille ou non, la propagande américaine, plus axée sur les effets à long terme et inconscients des modelages d'opinion et des conditionnements évaluatifs facilités par des personnages de séries ou de publicité, était autrement plus scientifique, donc incontestablement plus sûre à long terme, nos opinions étant d'autant plus fortes et résistantes qu'elles se sont installées insidieusement dans nos têtes. Et c'est ainsi le virus de *l'américan way of life* et, évidemment, ses valeurs de consommation facile et d'individualisme de bas niveau qui se sont imposés dans le monde, y compris d'ailleurs chez nous, qui ne sommes pas moins réceptifs que d'autres aux propagandes douces qui n'ont l'air de rien. Et il s'est depuis avéré que c'est ce virus qui animait les Berlinoïses de l'Est lorsqu'ils démantelaient le mur¹². On est donc loin de l'Histoire et de la réalité géopo-

11. Jean-Jacques Marie (1995) caractérise ainsi le style stalinien en la matière : « catéchisme vulgarisateur, dogmatique, litanie, où la répétition et le jeu des questions oratoires et des réponses stéréotypées remplacent l'argument ». L'efficacité souvent attribuée à la propagande soviétique a surtout pour fonction d'éviter de parler de la propagande occidentale.
12. Je me permets de dire que je ne suis ni léniniste ni stalinien. Le communisme réel m'a insupporté comme il a insupporté nombre de mes amis. Je garderai toujours, néanmoins, le souvenir de cette collègue russe rencontrée à Moscou et qui me parlait, en 1998, des anciens et nouveaux régimes. Évidemment, elle avait été enthousiasmée par la chute du premier, ce que je comprenais parfaitement. Chercheuse de son état, elle avait dû renoncer depuis à un confortable appartement en centre ville pour vivre désormais dans une assez triste banlieue. Son salaire était devenu à ce point lamentable qu'elle en arrivait à se demander s'il lui serait toujours possible de faire soigner ses enfants convenablement, ce que lui garantissait finalement, disait-elle, l'ancien régime (de fait, l'espérance de vie a chuté de près d'un an par an les années qui ont suivi l'arrivée du libéralisme en Russie). Voulant me faire plaisir, elle m'invita dans un restaurant économique pour manger des *nuggets* de poulet arrosés de Pepsi Cola. J'avais dîné typiquement russe la veille dans un restaurant chic où mes voisins étaient deux très jeunes adolescents. Ils s'étaient offert un menu valant plus d'un mois de salaire de ma collègue. Celle-ci pourtant parvenait à oublier ces sombres aspects de sa nouvelle existence lorsqu'on lui posait la question : qu'est-ce qui a été amélioré ? Sincèrement réjouie par la question, elle avançait alors sans hésiter, ne serait-ce qu'une seconde : « Aujourd'hui, mais on trouve de tout dans les magasins ! ».

Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

litique lorsqu'on affirme avec componction et quelque ravissement que « le communisme s'est effondré sur ses propres bases ». Il s'est effondré parce que les États communistes ont perdu une guerre décisive. Mais cette affirmation, cette idée, si elle n'était que fausse, ne serait pas dangereuse. Mais il se trouve qu'elle est également, et qu'elle est surtout, un tantinet perverse, pour au moins deux raisons.

Elle doit d'abord sa perversité à certaines de ses pseudo-conséquences (idéo)logiques, sortes de tumeurs intellectuelles dans notre cortex social qu'on nous incite à sucer comme autant de sucres d'orge anesthésiants. Reposant en effet sur la proposition selon laquelle il est des systèmes de gouvernement héréditairement malades, lesquels s'effondrent alors un jour ou l'autre sous le simple effet de l'évolution délétère de leur maladie, comme ce fut, dit-on, le cas du système communiste, elle implique que, puisque notre propre système perdure depuis plus d'un siècle, puisque *nos démocraties*, comme on dit avec tendresse, perdurent depuis plus d'un siècle (et certaines depuis plus de deux), c'est qu'elles ne sont atteintes d'aucune maladie constitutionnelle grave, voire qu'elles sont, bien au contraire, héréditairement saines et pures. Cette (fausse) implication renouvelle et réactualise ce qui fut un biais propagandiste très courant et terriblement efficace durant les années terribles de guerre idéologique. Rappelez-vous, vous qui avez mon âge, ce n'est pas si vieux que cela : on ne pouvait alors avancer dans la conversation la moindre critique du libéralisme occidental sans s'entendre sur le champ rétorquer : si cela ne te plaît pas, pourquoi ne vas-tu pas vivre en Russie ?, ce qui n'aurait évidemment enchanté personne, et pas plus moi qu'un autre. Comme on disait aux États-Unis : *If you do not like it, leave it !* Peut-être sont-ce de telles attitudes que Bernard Henry Lévy préconise quand il prétend qu'il faut « penser comme on fait la guerre »¹³. On peut condenser ainsi la teneur de ce biais qui constitue une remarquable posture de guerre idéologique, une splendide prise de parti : « Regardez-les, ils valent 2 sur 20, donc, puisque nous sommes leur

13. Réponse anticipée d'Armand Robin (émouvant poète anarchiste que nous rappelle Michel Ragon dans ses souvenirs : *D'une berge à l'autre*, Paris, Albin Michel, 1997) : « Il n'y a plus de pensée, il n'y a que des clairons ! »

Les illusions libérales individualisme et pouvoir social

contraire, nous valons 18 sur 20, et... » Nous nous sommes ainsi cru en droit 1. de ne pas nous interroger sur nos propres crimes ou sur les crimes de nos alliés et 2. de nous poser comme des modèles. Cette implication est fautive d'un point de vue strictement logique, cela apparaîtra au *raisonnement* de chacun, mais elle est parfaitement en accord avec les lois de notre fonctionnement intellectuel et notre tendance à une certaine cohérence entre nos idées. Soit, ils valaient 2 sur 20. Peut-être même valaient-ils moins. Et si nous ne valions, nous, que 4 sur 20, voire 3 sur 20 ? Certes, notre système vaudrait davantage que ce que valait le leur. Mais aurions-nous de quoi être si fiers, au point d'exporter nos malheurs à travers le monde au nom DES libertés et de LA démocratie, y compris notre chômage, nos inégalités, nos indices de délinquance et de suicide sans oublier notre obésité ? Pensée improbable. Est-il seulement *possible* d'avoir dans la tête l'idée qu'on vaut si peu (3, 4 sur 20 !) quand on a réussi, quand des décennies d'exposition aux truismes propagandistes ont réussi à nicher dans cette même tête la conviction que ceux qui étaient à l'Est notre contraire se sont effondrés sur leurs bases pendant que nous durions, nous, et depuis si longtemps ? En vérité, nous devons bien un jour admettre que nous avons subi, chacun d'entre nous, la propagande occidentale, essentiellement étasunienne, comme l'ont subie les Tchèques, les Polonais et les Allemands de l'Est – et même les Russes. Nous devons aussi admettre que cette propagande était des plus efficaces et naturellement transmissible à nos enfants.

L'idée que le communisme s'est effondré sur ses bases est perverse pour une seconde raison. En refusant l'idée que le communisme est tombé suite à sa défaite dans cette guerre idéologique qui les a opposés aux États-Unis, en se refusant donc à penser qu'on doit *mettre cet effondrement au crédit des Américains*, on refuse l'idée, dont la validité pourtant se déploie devant nous tous les jours, que c'est à *cette occasion* que les États-Unis ont activement imposé au monde leur propre régime et leur propre vision de l'avenir, *ce qu'ils étaient dans l'incapacité de faire avant cette victoire* malgré leur insolente domination sur le camp occidental depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Et qu'ils l'ont fait avec nos encouragements naïfs et nos aides bénévoles puisque nous étions avec eux (évidemment à notre niveau d'impuissance), puisque nos intellectuels (nouveaux) prenaient parti avec eux dans le

Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

camp hétéroclite dit « des libertés ». Et nous nous prîmes à le revendiquer ardemment. *Nous ne pouvons aujourd'hui que regretter de n'avoir pas su conduire notre critique nécessaire du communisme réel d'un autre lieu que du lieu que nous offrait sur un plateau, pour mieux nous englober, le camp étasunien.* Regardez : nous avons tous été sensibles, voire hypersensibles (au point d'accepter des chiffres fantaisistes, comme ceux de Soljenitsyne, qu'il faut aujourd'hui ramener au quart, voire au cinquième¹⁴), à l'évolution *policière* du communisme. Pourquoi n'avons-nous pas été aussi sensibles à l'évolution *hiérarchique* de ce qui s'était présenté au départ, avec les soviets, comme une conception autogestionnaire du pouvoir ? Sans doute parce que cette évolution a été très rapide et très rapidement entérinée. Mais aussi, et tout simplement, parce que *La voix de l'Amérique* ne nous proposait de théories de l'organisation ou du pouvoir que d'inspiration hiérarchique. L'évolution du communisme ne nous choquait absolument pas de ce point de vue. C'était une négligence coupable.

Peut-être était-il le *camp des libertés*, ce camp tiré par les États-Unis, mais il était aussi, de fait, – et il n'y aurait rien de révisionniste à le reconnaître aujourd'hui – celui des *Marines*, de la CIA, de la NSA, d'Échelon, des PSYOPS, du libéralisme économique et des multinationales. Imposer leur régime, leur vision et leurs entreprises au monde était bien, pour les États-Unis, le but de cette longue guerre¹⁵ qui sera peut-être celle dont on se souviendra le plus longtemps lorsqu'on pensera plus tard au xx^e siècle. Nous avons certainement eu le goût de prendre la parole pour aider quelques dissidents à diffuser leur message auprès des occidentaux et de leurs amis¹⁶. Mais c'était en nous situant dans le camp de la CIA et des multinationales. Nous étions avec nos intellectuels nouveaux, dans cette guerre, les alliés des

14. Marie (1995). Pendant ce temps, sur la base des informations dont ils disposaient, les citoyens étasuniens évaluaient à quelque 100000 les morts sud-vietnamiens qui sont en fait entre deux et trois millions.

15. Le Coca cola et Mac Donald se sont imposés à Budapest et Prague bien avant nos intellectuels et nos théoriciens des droits de l'Homme – qu'on ignore d'ailleurs toujours.

16. Comme ils étaient courageux, et fiers, nos hommes d'État, lorsqu'ils réussissaient, à Moscou ou à Belgrade, « à placer un mot sur le problème des droits de l'Homme » !

Les illusions libérales individualisme et pouvoir social

États-Unis, mais nous n'avions ni les moyens de profiter de leur victoire ni ceux d'imposer au monde d'autres objectifs de guerre que les leurs¹⁷. Avec les seules libertés revendiquées par le libéralisme, lesquelles pouvaient encore titiller la plupart d'entre nous, nous avons ainsi dû accepter la loi sans partage des marchés spéculatifs, la libéralisation des services publics, les haros sur la fonction publique, les déréglementations, les licenciements économiques, l'érosion de nos retraites, les restrictions de la Sécurité sociale, l'attrance du public vers le privé, le chantage aux délocalisations... et, pour chapeauter le tout, une Europe qui aura énormément de difficultés à avoir une autre âme que l'âme des marchés et des affaires. Avouons que tout cela n'a plus rien à voir avec les fameuses libertés, même si ces couleurs faisaient partie du lot pour lequel, sans forcément le vouloir, nous nous étions engagés dans le camp tiré par les États-Unis. Dans l'esprit américain, tout cela allait ensemble. Nos socialistes l'ont vite agi sinon déclaré.

Nous devons en conséquence reconnaître, d'une part, que les États-Unis dominant aujourd'hui le monde, ce qui n'est pas difficile, et, d'autre part, que nous les avons aidés en cela sans être en mesure de tirer nos propres avantages et de pousser nos propres valeurs – si tant est que nous en ayons eu, ce qui n'est pas si évident. Nous les avons naïvement aidés à imposer au monde un système dont nous voyons tous les jours les aberrations. Ce regret est d'autant plus amer que le néo-libéralisme américain, triomphant dès les années 80 et les années Reagan aurait dû nous mettre en garde. Je me demande bien qui, *chez nous*, aujourd'hui, à part nos capitaines d'industrie, quelques boursicoteurs mais aussi ceux de nos intellectuels qu'on loue ici et là pour cette besogne, qui donc (je répète : chez nous), a bénéficié objectivement de la chute des États communistes. *Je suis prêt à parier que cette chute a de fait conduit une majorité de Français à accepter depuis de subir davantage et, aujourd'hui encore, à trouver cela tout à fait naturel* (par exemple en matière de licenciements, de retraites, de couverture

17. L'actualité permet de constater aujourd'hui que les États de l'Est européen savent bien qui furent les vainqueurs de la guerre de 50 ans. Ils regardent plus volontiers vers les États-Unis et G.W. Bush que vers l'Europe dont ils n'attendent guère qu'un peu de monnaie.

Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

sociales). Quitte à être taxé frauduleusement de révisionnisme, je prétends que cette chute, si elle a fait le bonheur des Russes, Polonais, Estoniens... n'a pas été une affaire pour nos pauvres gens. Ceux-ci avaient besoin d'un modèle alternatif actif pour penser leurs conditions d'existence et pour s'opposer au malheur libéral qu'en dépit des succès des politiques keynésiennes on prétendait déjà, ici et là, leur imposer¹⁸. En l'absence d'un tel modèle, on a pu les tromper avec l'idée que les libertés libérales, et elles seules, leur apporteraient tôt ou tard le bonheur. Ils y ont cru. Devant aujourd'hui accepter un « grand bond en arrière », ils déchantent les uns après les autres. Au point que les hommes et les femmes de ma génération sont peut-être les premiers dans l'Histoire moderne à ne pas être en mesure de promettre un avenir meilleur à leurs enfants, à ne plus pouvoir tableer pour eux sur « le développement normal du progrès » que Zola considérait comme l'objet même de la politique. Bien au contraire, on nous apprend aujourd'hui à vivre en régression, on nous somme d'accepter la nécessité de cette régression au nom des lois de l'économie, et nombreux sont les Caton qui croient se faire une belle intelligence politique en critiquant ces « lâches » Français *qui acceptent mal ce retournement de l'Histoire qui est tout simplement le contraire de ce que les propagandes de la guerre froide leur ont bel et bien promis*. Il faut une sacrée capacité d'illusion pour pouvoir nous détourner de ce triste constat.

Il me faut prier le lecteur de ne pas reproduire ici le biais propagandiste dont je parlais à l'instant. On peut regretter que nombre de nos intellectuels aient été balayés par le vent de l'Amérique, et je le regrette. Leur *grand tournant* des années 70 me ferait même vomir¹⁹. Adolescent, je n'aurais jamais pensé que des personnages, disons :

18. Voir Serge Halimi, 2004.

19. André Glucksmann situe ce grand tournant entre 1975 et 1978 dans son petit texte *Trois leçons de la dissidence* (Dans *De la dissidence à la démocratie*, 1996, Paris, Ed. du Rocher). Il n'hésite d'ailleurs pas à dire que, s'il a « beaucoup travaillé à cela », « la rapidité des conversions (le) laissa pantois ». Je ne partage pas l'idéologie qui claironne dans ses propos, mais c'est vrai que la description que fait Stéphane Courtois de la puissance communiste dans les rouages scientifiques et culturels de la France des années 60-70 n'a rien d'exagéré (voir le premier chapitre de son ouvrage : *Du passé, faisons table rase!* (Robert Laffont, 2002). Je trouvais moi-même quelques retombées perverses de cette puissance, déjà, insupportable.

Les illusions libérales individualisme et pouvoir social

significatifs de la vie intellectuelle française, puissent en venir à soutenir en fanfare les actions terroristes des États-Unis au Nicaragua. Je peux donc regretter que certains de nos intellectuels aient été balayés par le vent de l'Amérique, mais cela ne signifie *aucunement* que je trouve que le vent qui venait de l'Est portait de meilleures senteurs. Absolument pas. Mes propos ne sont pas à mettre sur le compte d'un regret du stalinisme ou d'une nostalgie révisionniste. Il n'est pas question de réhabiliter une doctrine dont plus personne ne veut. Il s'agit plutôt de dire ici que ceux qui furent dès les années 50 sincèrement bouleversés par les évolutions perverses, policières, c'est bien connu, mais aussi, et j'insiste : *hiérarchiques*²⁰, du communisme réel, qu'il s'agisse d'hommes politiques, d'intellectuels, de militants... firent l'erreur dramatique et même fatale de laisser se banaliser dans notre peuple la conclusion erronée qu'on était finalement chez nous dans une sorte de bonheur politique (éventuellement à perfectionner) et que les impératifs libéraux (savoir se confronter au marché...) et les sottises abstraites individualistes (savoir s'assumer...) qui nous aident à supporter notre malheur pouvaient avoir des odeurs capiteuses de rose. Ils eurent tort de renoncer à la recherche d'alternatives aux oppositions dualistes des XVIII^e²¹ et XIX^e siècles, et de se presser pour chanter plus fort les uns que les autres dans le chœur libéral, ce qui les insérait *mécaniquement* comme autant de pions vertueux dans le processus de propagande étasunienne.

Nous devons à ces repentis et/ou, de fait, encartés, notre marasme actuel, idéologique sinon politique. Qu'il n'y ait rien eu à attendre des théoriciens de droite, nous le savions. Ils se pâmaient depuis longtemps devant les fringants PDG des multinationales et leurs brèves sur les libertés. Ce fut plus désolant de voir d'anciens hommes de gauche se précipiter vers les truismes libéraux ; de voir, par exemple, de fara-

20. C'est dès 1918, lorsque Lénine et Trotski déchargèrent les organismes porteurs de l'auto-gestion socialiste, les soviets, du pouvoir réel pour mieux le condenser dans le parti unique que cette évolution hiérarchique était amorcée. Il est vrai que les socialistes français auraient dû s'attendre aux évolutions autoritaire et hiérarchique des communismes inspirés par la pensée marxiste. Dès 1846, Proudhon avait écrit à Marx pour lui faire part de ses appréhensions en la matière : « Ne nous faisons pas, disait-il, les chefs d'une nouvelle intolérance ».

21. Le communisme date quand même d'avant Marx !

Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

mineux sociologues faire leur mue et réapparaître en nouveaux sociologues chantant le marché et l'Europe libérale sous couvert de démocratie. Heureusement pour ces hommes dits de gauche, le parti socialiste était là. Il pouvait les accueillir et les chouchouter dans un clan très bcbg. Plutôt que d'essayer de construire un nouveau bonheur, ils ont simplement poussé les Français à adopter purement et simplement les *bonheurs médiocres* (somptueuse expression de Tocqueville) que nous débitait le nouvel impérialisme, adoptant sans rechigner ses slogans sur les droits de l'Homme, ses formules sur les libertés, son emphase irréfléchie devant le mot « démocratique » qui se trouve aujourd'hui dépourvu de vrai sens. De ces bonheurs, notre prêtrise séculière s'est réservé de faire, à la française, la philosophie et de mordorer les contours. D'en faire la philosophie tout en négligeant la longue histoire, souvent polémique, des concepts avec lesquels elle nous incitait à parler de ces bonheurs²². Tout au plus se sont-ils défendus provisoirement (par exemple en revendiquant l'exception culturelle) contre certaines atteintes du commerce international qu'ils avaient bel et bien appelé de leurs vœux, à leurs prérogatives de corps ou même de classe. Pourquoi ne pas défendre l'exception culturelle en matière d'alimentation, de fêtes ou de loisirs ? Nouveaux socio-

22. La réflexion sur les droits des hommes remonte au moins au code Hammourabi, vers le Tigre et l'Euphrate, soit à 1700 ans avant JC. Qui, quel leader d'opinion, dans cette fin de millénaire qui pouvait impliquer autre chose que l'alignement sur les formules américaines, a par exemple rappelé au public que nos propres révolutionnaires ont dû s'y prendre à plusieurs reprises pour (ne pas toujours) se mettre d'accord sur une « déclaration des droits de l'Homme et du citoyen » (déclarations de 1789, 1793, 1795) ? Il aurait ainsi rappelé aux Français qu'une telle déclaration ne peut sortir enrubannée d'un cerveau naïf quoique plein de bonne volonté, qu'elle est, *même celle de 48*, par définition problématique et sensible à l'air du temps (quels droits ? Et surtout, quelle hiérarchie des droits concrets ? Quels nouveaux droits, comme le droit à l'opacité, le droit aux contacts humains... appelle le déploiement des technologies de l'information et de la communication ?) Ils me font bien rire (jaune), ces intellectuels bien nourris et bien soignés, certains établis à 100 % à la sécu, qui prétendent avec la superbe des insolents que le droit « à la liberté » doit avoir priorité sur le droit à la santé et même à la vie. Mon opinion n'est personnellement pas faite, eu égard à ce qu'on appelle aujourd'hui la « liberté », mais on peut penser, au moins, que cela mérite débat public et réflexion publique. Je n'ai rien, personnellement, oh, bien au contraire, contre le concept de droits de l'Homme. Je prétends par contre, que ces droits n'ont pas toujours eu des alliés très présentables et, surtout, qu'ils doivent rester l'objet du débat public pour ne pas simplement devenir le jet de ketchup dans le discours mondialiste des multinationales.

Les illusions libérales individualisme et pouvoir social

logues, nouveaux philosophes, nouveaux historiens, ils ont cru se porter au secours « des libertés », « des droits de l'Homme » et de « la démocratie ». Mais, au niveau d'asservissement où ils se sont situés, ils ne se sont finalement avérés que les petits frères impuissants et les perroquets inachevés des néo-libéraux américains, de leurs multinationales et les condottieri officiels du système social dont ont besoin ces multinationales pour s'épanouir et pour déployer injustices et criminalité. Eux-mêmes ou leurs élèves peuvent aujourd'hui se blanchir l'âme en gesticulant et hurlant contre la mondialisation impliquée par ce à quoi ils ont adhéré et par les prétentions américaines à la mainmise sur le monde. Mais ils persistent dans leur alignement en se réjouissant, par exemple, de voir ici ou là apparaître des « classes moyennes » qui lorgnent vers leur mode de vie sans même noter le déploiement souvent corrélatif de la pauvreté et de l'*american way of life*. Et surtout sans penser que le financement de ces nouvelles classes moyennes par les multinationales en espérance de délocalisations et de sur-profits, se fait avec l'argent qui jusque-là garantissaient notre propre niveau de vie et même notre progrès. On a ainsi vendu au peuple une formule démocratique qu'on peut dire pour le moins frelatée. Une formule dans laquelle

1. on se gave du mot « liberté », mais en ayant tranquillement renoncé à parler du *pouvoir social* et en acceptant ainsi des petits chefs, tous potentiellement harceleurs, des hiérarchies qui vous écrasent et des pointeuses qui tournent toute la journée dans votre tête ; on se gave du mot « liberté », quand nos prisons sont surpeuplées ; une formule démocratique dans laquelle

2. on chante les droits de l'Homme en soufflant dans les pipeaux, mais en laissant non seulement au loin l'Afrique crever du sida et de tuberculose pour raison marchande mais encore, chez nous, Pierre et Claudine crever bêtement de froid, à la rue, devant les caméras urbaines qui espionnent le peuple en liberté surveillée ou devant les milices avec chiens de ceux qui peuvent s'en payer ; une formule démocratique dans laquelle

3. on louange l'individualité et son ineffable épaisseur, mais où les personnes, accrochées qu'elles sont à leurs nouvelles laisses technologiques, n'ont jamais été autant *transparentes* et autant contrôlées dans

Contexte : une schizophrénie sociopolitique, et ses origines dans la guerre froide

leurs pensées et leurs déplacements, ce qu'acceptent si dramatiquement « ceux qui n'ont rien à se reprocher » ; une formule démocratique dans laquelle

4. on se réjouit de nos « élections libres », mais où quelque 30-40 % des gens peuvent imposer à tous, à tous leurs frères en République, depuis 20 ans, la doctrine qui satisfait leur intérêt particulier ou, plutôt, leur besoin de positionnement social, les autres ne pouvant se libérer que dans des craquements électoraux sans lendemain.

Réfugiés derrière l'illusion de l'effondrement sur ses bases du communisme et, quelquefois, derrière l'aphorisme selon lequel nos démocraties constituent les systèmes les moins pires qu'on puisse concevoir, nous avons renoncé à en chercher un meilleur.

Je ne vais donc pas défendre l'idée qu'il fallait rester intellectuellement communiste en 1990. Je dirai simplement que la chute des États communistes pouvait être l'occasion, chez nous, d'un nouvel essor de la réflexion socio-politique et d'un renouvellement de nos ambitions sociales. Force de la propagande, cette réflexion n'a pas eu lieu. On a appris à se réjouir de ce qui n'était qu'à peine moins mauvais. Les intellectuels, mécaniquement rangés qu'ils étaient depuis deux ou trois décennies dans le camp étasunien, n'étaient pas en situation de la conduire. Ils ont préféré tirer sur les estafettes en comptant les morts du communisme²³ et en disséquant les illusions perdues. Cela ne donnait pas toujours lieu à de l'excellente Histoire, mais, en termes de *propagande*, cela revenait à hurler dans nos oreilles : regardez comme nous avons bien raison, maintenant que nous avons enfin compris, de nous précipiter là où le libéralisme et les multinationales nous conduisent. Et bien, aujourd'hui, nous sommes presque arrivés. Presque ?

Hélas, ils ont peut-être raison, ceux qui pensent qu'il est aujourd'hui bien trop tard, que notre évolution vers le libéralisme anglo-saxon est irréversible, qu'il faut regarder le monde tel qu'il est, que l'outil géopolitique de cette évolution (l'Europe libérale) est définitivement

23. Quelquefois de façon assez surprenante, par exemple en sommant des morts effectifs et des enfants empêchés de naître (Moshe Lewin, 2003)

Les illusions libérales individualisme et pouvoir social

vement en place, vendu aux Français par le repentir François Mitterrand et par les propagandes médiatiques.

► III. Nos désillusions, ou ce qui devrait nous apparaître

J'ai rappelé, en parlant de miasmes, trois points sensibles de désillusion et de désenchantement que sollicitent assez régulièrement nos chroniqueurs. Pour éviter de satisfaire quelques penchants masochistes, je serai très bref sur deux d'entre eux. Le troisième, parce qu'il mobilise l'idée démocratique, me tient plus à cœur.

A. Morosité idéologique : la perte de nos utopies

L'effondrement des États communistes nous a réjouis, mais il nous a aussi lâchés entièrement nus dans un immense désert. Nous n'avons plus, collectivement, de vision prospective et alternative à laquelle nous référer pour juger ce qui se passe dans un monde où les inégalités se déploient parce que les rapports sociaux, ces rapports par lesquels nous devons nécessairement passer, se détériorent. L'écologie, le seul regard nouveau apparu ces cinquante dernières années, n'a pas grand-chose à nous dire des *rapports* sociaux. Au mieux peut-elle y appliquer quelques valeurs abstraites (coopération, interdépendance...) qui, pour être implémentées, demanderaient une analyse descriptive qui n'est pas suffisamment élaborée. Il lui manque au moins une théorie efficace du pouvoir social. Bref, « Le post-modernisme a tiré le rideau sur les systèmes d'espérances collectives, l'héritage des lumières, les utopies messianiques, les promesses de Cité radieuse, le sens de l'Histoire »²⁴ Les plus optimistes envisagent un XXI^e siècle fait de spiritualité et de souci de soi. Donc de repli et de désengagement social pour riches protégés par des milices et par des chiens de combat ou pour intellectuels prêts à faire une expérience sectaire. Nous ne disposons, pour porter de jugement sur les réalités sociales qui sont les nôtres et sur celles qu'on veut bien nous faire connaître du monde, que de clichés en rapport avec notre propre renoncement. Pour beaucoup de Français et de journa-

24. Winock, 2001.